



JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure colorée, tous les cinq jours; le 15, avec deux gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15.

LE VOILE DE VINT-CINQ LOUIS.

Par un de ces hasards assez rares, et sans avoir consulté les calculs de *Cagliostro* ou ceux du *Mameluck*, Nanette avoit gagné 25 louis à la loterie : Nanette, qui n'avoit jamais possédé peut-être plus d'un gros écu à-la-fois ; Nanette, qui, ravaudeuse au coin d'une rue, gagnoit ses 25 sous par jour, Nanette toucher au même instant la somme incalculable de 25 pièces d'or ! Quand elle étoit simple ravaudeuse, elle connoissoit bien l'emploi de son argent ; se lever le matin pour gagner de quoi vivre la journée, chanter pour charmer ses momens de travail, et se coucher le soir sans regret, sans chagrin, sans ambition, contente de son petit avoir, et soupirant après le dimanche, jour auquel elle voyoit son amant ; telle étoit la vie simple, mais agréable de Nanette. Depuis qu'elle avoit 25 louis, personne ne la reconnoissoit ; elle alloit à sa petite échoppe très-rarement, elle sembloit travailler comme par grace. Tantôt elle se faisoit tirer les cartes pour savoir s'il ne lui arriveroit pas quelque événement extraordinaire, comme de devenir fournisseuse, princesse étrangère, ou dame de la Chaussée d'Antin ; tantôt elle alloit aux promenades pour se choisir un amant mieux mis que celui qu'elle avoit étant ravaudeuse ; et le plus souvent elle consultoit quelque commère sa voisine, pour savoir ce qu'elle feroit de ses 25 louis. Sans doute on lui donna de mauvais conseils sur l'emploi qu'elle devoit en faire ; car, après avoir long-tems hésité si elle n'en enverroit pas la moitié à sa mère qui étoit malade dans un fauxbourg, et si elle ne garderoit pas le reste pour elle, en cas d'accident, de maladie, etc. elle préféra en acheter un voile de dentelle. Un voile de dentelle ! ah ! comme Nanette fut heureuse, le premier jour qu'elle le porta ! Elle évita bien de passer dans la rue où étoit située son échoppe, de peur des malinges : cependant, comme elle rentroit le soir chez elle, un jeune homme qui la reconnut sans doute, s'écria derrière elle assez haut pour être entendu : « A ce voile de dentelle on la prendroit pour une dame ; mais au reste de son costume on voit bien que c'est une ravaudeuse ». Il seroit bien difficile de peindre la tristesse que cette exclamation fit naître dans l'ame de Nanette. Est-il possible,

disoit-elle , que j'aie un voile superbe , mais que mes habits , jadis trop beaux pour une *ravaudeuse* , soient maintenant trop laids pour une *dame* ! Que faire ? allons consulter la voisine , et la voisine conseilla sans doute encore mal ; car , le lendemain Nanette avoit une robe de dame ; mais , dans le quartier , on disoit que cette robe avoit coûté , à celle qui la portoit , un prix au-dessus de tout prix , un prix..... ah ! je n'ose le dire !

Cependant , parée de la sorte , notre dame de la nouvelle fabrique alla aux Tuileries , et ne fut plus reconnue pour une *ravaudeuse* ; car elle en revint avec un beau Monsieur , qui la reconduisit en carrosse à un bel hôtel , où il lui donna superbe appartement , beaux chevaux , nombreux domestique , diamans du plus grand éclat , etc. etc.

L'amant de Nanette , instruit de cette aventure , a voulu aller la voir , et il a été mis à la porte par le Suisse. Comme Nanette avoit la bonté de prendre soin de mes bas , et qu'elle cousoit assez bien , j'allois quelquefois m'accouder sur le devant de son échoppe ; parfois je rencontrais son amant , et nous plaisantions tous les trois : depuis son malheur il est venu me trouver , et m'a raconté sa mésaventure au bel hôtel. Ces détails m'ont paru piquans ; j'ai été curieux de savoir si Nanette recevoit aussi mal ses amis que ses amans , et je me suis présenté chez elle. *Ernestina* , car c'est à présent le nouveau nom de mon ex-ravaudeuse , m'a assez bien accueilli ; elle m'a tout raconté d'une manière si naïve , qu'elle en devenoit intéressante. Et toute cette fortune , me disoit-elle à plusieurs reprises , d'où me vient-elle ? de mon voile de 25 louis. Ah ! la belle chose ! ah ! l'objet utile qu'un voile ! Si les femmes savaient !!..... Je l'ai quittée en la plaignant , et ne l'ai plus vue.

Un an après je n'ai pas rencontré *Ernestina* , mais Nanette la ravaudeuse. Oui , elle n'étoit plus grande dame , elle avoit un enfant... de l'amour. Son Monsieur l'avoit abandonnée , ses pratiques ne revenoient pas , son ancien amant ne vouloit plus d'elle. — C'est pourtant votre voile de 25 louis , lui dis-je , qui vous a valu tout cela. Nanette m'a trop bien compris , elle a pleuré. J'ai senti que mon reproche étoit trop amer pour un reproche d'amitié ; je lui ai donné autres 25 louis , dont elle n'a plus acheté de voiles , mais qui lui ont servi de dot pour se marier à un galant homme , artisan laborieux , bon mari , honnête citoyen , et qui promet de faire le bonheur de Nanette.

C. *** N. ***

DES FEMMES INSTRUITES.

Je n'aime pas plus qu'un autre les femmes savantes , et je suis parfaitement de l'avis de J.-J. Rousseau , quand il dit : *qu'une femme bel esprit est ordinairement le fléau de son mari , de ses enfans , de ses valets , de tout le monde.*

Mais est-ce une raison d'interdire l'instruction aux femmes , et de croire que les grâces soient incompatibles avec le goût des lettres ? Voilà la question que j'examine.

Le goût des lettres fut long-tems regardé en France comme une sorte de mésalliance pour les grands , et un véritable pédantisme pour les femmes. Cette opinion , digne de la barbarie de nos ayeux , dut effrayer sur-tout celui des deux sexes que l'opinion gouverne le plus impérieusement.

Quelques femmes bravèrent ce préjugé , et s'en trouvèrent mal. Comme tout ce qui est bien peut devenir mauvais par abus , et qu'un bon mot vaut souvent mieux qu'une raison ; en associant ce qui est ridicule à ce qui est utile , on vint aisément à bout de confondre les *femmes savantes* avec les femmes instruites. Dépréaux et Molière joignirent l'autorité de leur génie à celle du préjugé ; et tous les deux chargèrent le tableau pour faire rire aux dépens des *femmes savantes*.

Armande et Philaminte sont très-ridicules en effet ; mais le bonhomme Chrisale qui , dans sa grossière franchise , renvoie sans cesse les femmes à leur dez et à leurs aiguilles ; le bonhomme Chrisale qui ne veut pas que la sienne sache autre chose que *veiller à son pot* , est , sans contredit , un personnage très-comique et du plus grand effet au théâtre , mais déjà n'étoit plus dans les mœurs du siècle où il parut. Il remontoit à deux cents ans ; et Molière affectoit d'ignorer , que par un certain enchaînement de vertus et de vices , il y a un progrès nécessaire de lumières et de mœurs , auquel il est impossible de résister.

Si donc , au lieu de faire contraster le Chrisale d'un autre siècle avec deux folles du sien , Molière eût peint en opposition de ces deux mêmes folles , une jeune femme aimable , qui eût reçu du côté des connoissances et des talens , la meilleure éducation , en conservant toutes les grâces de son sexe ; qui sût penser , sans en avoir la prétention , et parler sans aucune affectation , qui couvrit d'un voile doux ses lumières ; et eût toujours un esprit facile et des manières naturelles , qui pût sentir les grandes choses et ne dédaignât jamais les petites , qui ne fit usage de son esprit que pour faire valoir le prix de la raison , et rendre plus touchant le commerce de l'amitié ; qui , en étudiant le cœur humain , n'eût appris qu'à mieux compatir aux foiblesses et à respecter la vertu ; qui mit enfin les devoirs avant tout , mais les connoissances après les devoirs ; et n'employât sa plume qu'à remplir le vuide que laisse la société ; peut-être alors que sa comédie , admirable à tant d'égards , et de tout point excellente , si elle eût été faite cent ans plutôt , eût présenté au siècle poli de Louis XIV , à côté du ridicule , une leçon ; et dans les femmes l'usage heureux des lumières à côté de l'abus.

Quoi qu'il en soit , les femmes de ce même siècle furent presque réduites à se cacher pour s'instruire. Si quelques-unes osèrent se dérober à l'ignorance dont on leur faisoit un devoir , elles renfermèrent cette hardiesse sous le secret , et n'eurent que l'amitié pour confidente et pour complice.

De cette manière , leur esprit plut à tout le monde et n'humilia personne. Tel fut , comme on sait , l'esprit des La Fayette ,

des Ninon , des la Suze , des la Sablière , des Sévigné , des Montespan , et de Madame de Maintenon , qui fit le charme de Paris , avant d'être condamnée à la fortune et à l'ennui de la cour.

Je ne dis rien des femmes qui écrivirent dans le même tems. Leur catalogue est par-tout , et notre ingratitude ne va pas encore jusqu'à supposer qu'elles aient besoin de justification. Mais seroit-il inutile de remarquer que ce fut en grande partie à leurs écrits , que la langue française dut sa douceur , sa noblesse et sa clarté.

Dans toutes les nations , ce fut sur-tout chez les femmes distinguées par leur éducation et leurs vertus domestiques , que la langue s'épura , s'ennoblit et se conserva. Cicéron en fait la remarque pour les Romains. En louant un orateur sur le mérite de sa diction , il observe qu'il l'avoit puisée dans la *tradition domestique* ; que c'étoit le langage de la famille , et sur-tout de ces illustres Romaines , aussi respectées de leurs époux que ceux-ci l'étoient de l'Univers.

Et , sans remonter si haut , nous pouvons dire , sans crainte d'être démentis par les plus grossiers Chrisales de notre tems , que la langue française n'est nulle part plus douce et plus attrayante que dans les écrits de mesdames La Fayette , de Sévigné , Deshoulières , de Caylus et de Maintenon.

Ce mérite se retrouve dans l'âge suivant , chez mesdames de Lambert , de Graffigni , Elie de Beaumont , de Beauharnais , etc.... Il n'est pas encore perdu , et plusieurs femmes écrivent aujourd'hui ce que mesdames La Fayette et de Sévigné ne désavoueroient pas , et ce que Fénelon , Molière et Racine liroient avec plaisir.

Les femmes , dirigées en général par l'amour de la clarté , et l'habitude de la grâce , saisissent facilement le secret du langage. Elles doivent sur-tout exceller dans les ouvrages où il s'agit de peindre les passions , d'assaisonner la louange , d'adoucir la censure et de déguiser des leçons.

Elles doivent exceller dans le genre épistolaire , dans l'art de conter , dans l'allégorie , dans le tableau des mœurs de leur siècle , et dans les romans.

Elles doivent y exceller , parce qu'elles sont plus exercées dans l'art de parler , parce que la surveillance réciproque de leur malice et de leur jalousie doit les rendre plus attentives à choisir le mot propre , et à rejeter tout ce qui est faux et outré , parce qu'une de leurs grâces est celle du langage , et qu'un de leurs besoins est celui de l'adresse ; parce qu'il ne leur est permis de se montrer sensibles qu'avec délicatesse , instruites qu'avec modestie , passionnées qu'avec réserve , malignes qu'avec innocence ; ainsi leur sincérité même est toujours accompagnée d'un peu de dissimulation , leur dissimulation est commandée par leur foiblesse , leur foiblesse fait partie de leur force , et , ambitieuses de dominer par la persuasion , leur nature les porte , dès l'âge le plus tendre , à en étudier tous les moyens.

La Bruyère, qui avoit dit « qu'on regarde une femme savante comme une belle arme de cabinet, qui ne sert ni à la guerre, ni à la chasse : » a dit aussi que *l'harmonie la plus douce étoit la voix d'une femme instruite et modeste*. Et pourquoi celles à qui vous confiez le bonheur domestique et les devoirs de la vie intérieure, seroient-elles privées du bienfait de l'instruction !

N'appellons point les femmes au partage des droits politiques, soit : et l'on peut même ajouter que leur intérêt et notre bonheur commun sont ici d'accord avec le vœu de la nature. Mais en les éloignant du tumulte des affaires, ce n'est pas une raison de leur en refuser la connoissance. En les enfermant dans l'intérieur de la famille, il seroit injuste, il seroit absurde de leur interdire la faculté d'embellir ce dernier asyle des mœurs de tous les moyens de s'y plaire, et de nous plaire, et d'en faire une école de bonheur et de vertu. Il seroit absurde et injuste de leur ôter la ressource des livres, le goût des lettres et l'exercice de la plume, dont elles ont fait souvent un si bon usage.

Concluons que, s'il est démontré par la constitution des deux sexes et par la différence de leurs devoirs, qu'ils ne doivent pas avoir la même éducation, et ne sont pas destinés aux mêmes travaux, il ne l'est pas moins que les femmes n'ont pas reçu de la nature un esprit si agréable pour l'abrutir, des sens si déliés pour les émousser, des talens si précieux pour les enfouir, la faculté de juger et de connoître, sinon mieux, au moins plus vite que les hommes, pour rester toute leur vie des esclaves ou des automates.

Concluons encore que les femmes instruites avec goût, et qui ne sont gâtées ni par l'esprit de prétention, ni par le poison des coteries, connoissent mieux leurs devoirs, mettent plus de prix à la vertu, plus de grâce à la raison, et font le plus grand charme de la société.

G.....

(Extrait de l'Observateur Français.) (1)

Cause singulière portée devant le tribunal civil spécial de la Haute-Garonne, séant à Toulouse, le 26 messidor an 11.

Un jeune paysan du département de l'Arriège, nommé La F. devint amoureux d'une fille âgée de 21 ans, de la commune de Cassaigne : il conçut les obstacles qu'il éprouveroit pour l'obtenir en mariage ; elle étoit riche, il n'avoit rien. Il s'avisait d'un moyen nouveau pour l'épouser, sans que ses parens pussent s'en douter, ni peut-être elle non plus.

En effet, il se présente accompagné d'un individu portant des habits de femme, devant le maire de St.-Girons ; il justifie de

(1) On s'abonne à ce Journal, qui paroît tous les jours, en adressant au cit. Boutonnet, rue Neuve S. Augustin, n°. 583 ; 15 fr. 50 cent. pour trois mois, 26 fr. pour six, et 50 fr. pour l'année.

tous ses papiers , et produit un certificat de publication de bans dans la commune où résidoit la fille. Son mariage avec Marie A. est prononcé. Les conjoints se retirent emportant avec eux l'acte de célébration du mariage. Muni de cette pièce , l'épouseur va de suite à Cassaigne , et se présente chez les parens de la fille pour réclamer son épouse.

Grande surprise de la part des frères , de toute la famille , et de la fille elle-même. Elle déclare n'avoir rien su , rien consenti , et ne s'être point mariée ; elle va chez un notaire protester contre ce prétendu mariage , et donne sa procuration à son frère , à l'effet d'en poursuivre la cassation.

On informe ; il demeure constant que le certificat de publication de bans est faux , et qu'il n'y avoit pas eu de bans de publiés. Plainte devant le magistrat de sûreté ; le commissaire du gouvernement prend fait et cause , et dirige des poursuites.

Deux mois et demi s'écoulent en recherches pour découvrir si c'étoit réellement Marie A. qui avoit figuré au mariage , ou si c'étoit une autre personne. Pendant cet intervalle , les circonstances fournirent à L. F. l'occasion de voir plusieurs fois celle qu'il prétendoit être son épouse. Le résultat de ces entrevues fut qu'elle quitta sa famille , et alla demeurer avec lui , en disant publiquement qu'elle étoit sa femme.

L'huissier chargé des poursuites découvre enfin où demouroit l'accusé , et trouve la jeune fille entre ses bras ; elle déclare qu'unie à lui par les liens du mariage , elle lui a juré un amour éternel , et qu'elle le suivra par-tout. L'huissier remplit sa mission ; il arrête La F. , et le constitue prisonnier à Toulouse. Fidèle à son serment , Marie A. le suit et ne veut plus le quitter.

Ici commence une procédure réglée. L. F. subit un premier interrogatoire ; il déclare qu'il n'y a point eu de travestissement ; que la fille épousée est bien la même qui l'a suivi en prison , et que c'est d'elle qu'il tient le certificat de publication des bans dans la commune de Cassaigne.

De son côté , cette fille demande à paroître. A son tour , elle subit interrogatoire , et prétend qu'elle est bien la femme épousée ; elle rétracte la protestation faite devant le notaire , ainsi que la procuration donnée à son frère ; elle dit qu'elle n'a fait alors cette démarche qu'à la sollicitation de son frère , et pour se soustraire à ses fureurs , attendu qu'il la menaçoit de la tuer ; qu'à l'égard du certificat elle le tenoit d'un inconnu qui avoit eu pitié de sa situation , et avoit voulu l'aider à vaincre les contrariétés qu'elle éprouvoit dans son mariage ; que , quoique majeure , elle n'avoit osé fronder la volonté de son frère , et qu'elle avoit préféré avoir recours à la ruse ; enfin , qu'elle avoit profité du premier moment de liberté pour quitter la maison et aller rejoindre son mari.

En conséquence de cette déclaration de complicité , elle fut également mise en arrestation , et le procès dirigé contre l'un et l'autre en même temps.

Enfin, le 26 messidor dernier, après huit mois de captivité, les accusés ont comparu à la barre, et la discussion de leur affaire a été entamée. Après la lecture de l'acte d'accusation, les témoins ont été entendus. L'officier public, dont l'écriture et la signature ont été contrefaites, a déclaré que le certificat produit est faux; les experts en écriture ont affirmé la même chose. Le maire de Saint-Girons et son secrétaire, ainsi que les témoins présents au mariage, se sont accordés unanimement à dire que la fille présentée à la barre n'étoit pas celle que l'accusé leur a présentée pour sa fiancée, et celle avec laquelle son mariage a été célébré.

La jeune personne a persisté dans son dire; elle a su désigner au maire, et à son secrétaire, les meubles de la chambre où le mariage a eu lieu; elle leur a particularisé quelques gestes qu'elle fit lors de la cérémonie, ceux qu'ils firent eux-mêmes, les propos qui furent tenus; enfin elle les a reconnus les uns et les autres par leur nom et par leur figure, chacun dans leur emploi.

Le commissaire du gouvernement résumant ensuite les débats, a déclaré que les dépositions de la fille, postérieures à sa protestation, n'étoient autre chose que des mensonges officieux afin de sauver l'homme pour qui un caprice tardif l'avoit rendue sensible; qu'il étoit évident que l'entreprise héroïque de cet amant avoit touché son cœur, et l'avoit portée à revenir sur ses pas; que comme l'accusation qui résulte de sa propre déclaration, ne pouvoit faire preuve contre elle, n'ayant d'ailleurs rien de répréhensible aux yeux des lois, il retiroit sa plainte relativement à cette fille, et requéroit sa mise hors de cour.

A l'égard du faux, le faux existe; La F. ne l'a pas commis, il ne sait ni lire ni écrire; mais il en a fait usage avec connoissance de cause, par conséquent rien ne peut détourner la culpabilité qui pèse sur sa tête.

L'accusé a été défendu avec chaleur par un jeune avocat qui a fait preuve de beaucoup de talent. Un jurisconsulte, qui jouit d'une grande réputation, devoit parler pour la fille; mais la mise hors de cour l'a empêché de plaider.

Le tribunal a déclaré La F. coupable, et lui a appliqué la peine prononcée par la loi.

Cette cause, par sa singularité, avoit attiré une foule immense de curieux, et avoit inspiré le plus vif intérêt pour les accusés. Tout parloit en leur faveur; ils sont jeunes, et l'un et l'autre de la plus belle figure; ils ont montré dans les débats une grande fermeté et beaucoup de présence d'esprit. Chacun auroit désiré les voir heureux: on oublioit la violation des lois, pour voir d'un côté, un jeune homme brûlant d'amour, et mettant en œuvre des moyens ingénieux et hardis pour posséder l'objet de ses feux; de l'autre, une jeune fille, d'abord insensible, mais subjuguée par les témoignages d'une passion aussi véhémente, qui finit par la partager, et par s'attacher à celui qui en est l'objet, au point de supporter huit mois de captivité.

Après le jugement, elle a juré de ne jamais l'abandonner, et de le suivre aux galères.

Il paroît certain que La F. a conçu le projet hardi d'épouser cette jeune fille, même sans qu'elle en sût rien ; pour y parvenir, il fit prendre des habits de femme à un jeune paysan de ses amis, qui, devant les officiers municipaux et les témoins pris sur la place publique, représenta sous ce déguisement celle qu'il vouloit épouser ; mais dans les entrevues qu'il eut avec elle, il sut s'y prendre si adroitement, qu'il parvint à lui inspirer un violent amour.

M A D R I G A L.

On dit que tout cède à ta loi,
Amour ! mais quelle est ta puissance !
Si tu ne peux rien sur Hortense,
Et sans Hortense, rien sur moi.

M O D E S.

Il n'existe que des demi-toilettes ; aussi les coiffeurs n'ont-ils dans ce moment que quelques peignes riches à poser. Le ceintre des peignes est maintenant en ogive. Les modistes ont fort à faire pour coudre et chiffonner tout ce que la mode exige de rubans sur les chapeaux de sparterie. Un seul en absorbe plus qu'on n'avoit coutume d'en employer pour une demi-douzaine. Ces rubans sont rayés pour la plupart, ou tout blancs. La couleur lilas a repris faveur. On porte encore des capotes d'organdie ; mais elles sont en plus petit nombre que les capotes de Florence rosé. On coud pardevant, sur le bord des unes et des autres, une dentelle qui forme demi-voile. Les mantelets noirs ne sont plus rares ; par la manière dont on les pose, on n'apperçoit sur le dos que la garniture.

— La mode des habits verts reprend. Les boutons sont de métal blanc et tant soit peu bombés. Quelques élégans portent, avec une culotte de peau, des bas de soie blancs et des souliers à boucles. Le matin, on met un pantalon de nankin, assez étroit et très-court, cependant à la matelotte.

— Les jeunes gens se rassemblent deux fois la semaine, le jeudi et le dimanche au Rannelagh : ils jouent aux barres et se donnent en spectacle aux femmes de bonne société qui se promènent sur la pelouse.

EXPLICATION DE LA GRAVURE, N^o. 487.

Ce costume est un de ceux que l'on voit fréquemment aux Tuileries.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, au citoyen La Mésangère, rue Montmartre, n^o. 152, près celle du Mail, vis-à-vis le café de la Victoire.